

Espaces féminins chez les romancières marocaines

Abdallah Mdarhri Alaoui

Université de RABAT MAROC

L'espace est fondamental pour la vie de l'homme : l'histoire de tout être, individu ou société, dépend étroitement de lui. Il n'est pas étonnant de constater la place importante qu'il a dans toute construction symbolique, et, en ce qui nous concerne, dans l'analyse du récit. Nous examinerons cette question sur une quinzaine de romans féminins au Maroc (1).

Au niveau de la fiction narrative, l'espace est une représentation subjective : c'est une réélaboration de l'espace réel à partir de la perception d'un sujet. Ainsi, la ville de Casablanca est perçue différemment dans les trois romans : *Une femme tout simplement* villes évoquées assez fréquemment dans le roman féminin telles que Fès ou Tanger. De même, la vision de l'espace n'est pas tout à fait la même chez les écrivains hommes et femmes : la ville de Fès est décrite dans Harrouda de T. Benjelloun en tant que classe sociale ou évoquée érotiquement en tant que femme : l'écrivain projette l'altérité sur la ville. Ce n'est pas la même représentation qu'en donnent les écrivaines comme Fatima Mernissi ou Nouzha Fassi Fihri : la ville est vue à partir du vécu féminin.

Dans cet exposé, on focalisera l'analyse sur l'écriture féminine marocaine actuelle, mais la dimension comparative est sous-jacente : on mettra en effet en perspective ce corpus avec, d'une part la littérature masculine marocaine, d'autre part, la littérature maghrébine de l'immigration. Ces deux pôles ne seront examinés qu'en arrière fond : l'objet de notre étude étant fondamentalement les œuvres féminines marocaines. La question de l'espace a été suffisamment traitée dans les œuvres des auteurs maghrébins hommes et relativement dans les œuvres des auteurs dits «beurs», mais elle ne l'a pas encore été dans les œuvres qui nous intéressent ici.

Dans le cas du roman marocain écrit par des femmes, l'espace est une catégorie narrative essentielle pour comprendre les rapports entre hommes et femmes, et notamment les relations de domination. L'écriture rend conscient d'une inégalité des deux sexes dans l'appropriation de l'espace. Même quand elle est exagérée, la description de l'espace est révélatrice d'une conscience féminine nouvelle.

Examinons la représentation de l'espace dans certains romans qui ont été sensibles à la question de l'oppression spatiale ainsi qu'à son dépassement dans le milieu féminin. Dans cette optique, nous proposons de présenter quelques espaces privilégiés dans un corpus assez large (une quinzaine d'œuvres) ; nous analyserons ensuite deux romans qui ont donné une dimension particulière à

l'espace d'aliénation féminine ; et nous concluons par une interrogation sur le sens de cette catégorie pour le roman féminin.

Représentation des espaces de l'oppression dans le roman :

A part les œuvres qui traitent de la période coloniale ou celles qui décrivent l'enfermement carcéral (comme *L'œil et la nuit* de A. Lâabi), la littérature marocaine n'accorde pas autant d'importance à l'espace de la domination et de la répression (à l'inverse de la littérature algérienne récente, à cause des événements dramatiques que ce pays vit actuellement). Quand elle le fait, c'est essentiellement pour dénoncer la situation des femmes et des enfants. Ce n'est pas le cas de la littérature féminine du Maroc (comme celle de l'Algérie, mais dans des problématiques relativement différentes) qui en fait son principal sujet, non pas pour parler de l'expérience des autres, mais pour décrire la situation de la femme par elle-même. Alors que les hommes (du moins ceux qui écrivent !) commencent à se sentir satisfaits de leur espace, les femmes ne semblent pas l'être.

D'autre part, les œuvres des écrivaines françaises d'origine maghrébine accordent aussi de l'importance à cette question, mais l'espace de domination n'est pas identique. C'est pourquoi on ne peut être d'accord avec les critiques comme Martha Segarra (dans son ouvrage *Leur pesant de poudre : romancières francophones du Maghreb*) qui ne fait pas de distinction dans le traitement de l'espace féminin entre les romancières de France et celles du Maghreb.

Quand on examine le corpus marocain, on constate une diversité d'espaces de domination féminine par les hommes. Certains romancières relatent la période de colonisation pendant laquelle les femmes subissaient une double confiscation de l'espace : national, par le colonisateur ; familial, par les hommes du pays (Khната Bennouna, Leïla Abou Zeïd, Fatiha Bousta, Nouzha Fassi Fihri). Mais l'oppression par les hommes après l'indépendance est ce qui préoccupe le plus les romancières actuelles.

Différents types de personnages sont responsables de l'enfermement des femmes : père (dans *Blessures de l'âme et du corps* de M. Moustadraf), mari (*L'année de l'éléphant* de L. Abou Zeïd), frère (*L'arganier des femmes égarées* de D. Oumassine), oncle (*Rêves de femmes* de F. Mernissi)... Les femmes peuvent participer ou être acteurs principaux de cette séquestration (*Les secrets des djinns* de N. Chafiq ou *Le corps dérobé* de H. Boussejra). Plusieurs romans attribuent cette oppression au système idéologique dans son ensemble, explicitement : *Corps et ville de Zhor Gouram*, *L'année de l'éléphant* de Leïla Abou Zeïd, *La baroudeuse* de N. Fassi Fihri ; ou implicitement (*Une femme tout simplement* de B. Trabelsi, *Moi Mireille lorsque j'étais Yasmina* de F. Sebti, *Le corps dérobé* de H. Boussejra).

En dehors de la séquestration carcérale (*Le dernier chapitre* de L. Abou Zeïd) ou psychiatrique (*Les secrets des djinns* de N. CHAFIQ), que la femme peut connaître comme l'homme, l'habitation est l'espace dominant de la privation de la

liberté féminine. Cependant, même les espaces accessibles ne sont pas toujours sécurisants : la femme est l'objet de violence dans la rue (*Corps et ville* de Z. Gouram), dans les établissements institutionnels ou dans les lieux de commerce (*Blessures de l'âme et du corps* de Malika Moustadraf). La violence s'exerce dans des espaces familiaux traditionnels à la campagne (*L'arganier des femmes égarées* de Damia Oumassine) et à la ville (*Rêves de femmes* de Fatima Mernissi), comme dans les espaces modernes (*Moi Mireille lorsque j'étais Yasmina* de Fadela Sebti ou *Une vie tout simplement* de Bahaa Trabelsi) ; elle se manifeste dans des habitations aisées, comme dans les trois derniers romans cités, ou dans des foyers plus modestes (*L'enfant endormi* de N. Sbaï, *Blessures de l'âme et du corps*, de M. Moustadraf). La femme est humiliée ou maltraitée aussi dans les maisons closes, le bar, le train, le bus, le magasin de commerce. Chez certains personnages, le seul refuge est leur propre corps, ou leur imaginaire qui leur permet de rêver d'un autre monde loin des êtres humains (les œuvres de H. Boussejra ou Z. Gouram par exemple).

Aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des maisons, elle subit différentes sortes d'agression et d'humiliation : la brutalité physique, l'insulte, le viol, la persécution, le harcèlement sexuel, les interdits de toute nature...

Cette perception de l'espace n'est pas celle des écrivaines françaises d'origine maghrébine : chez ces dernières, ce qui frappe, c'est le contraste entre le domicile familial, lieu où violence et tension sont fréquentes, et l'espace du dehors, lieu de liberté et d'évasion, malgré, quelquefois, des comportements ou propos racistes (mais les femmes les ressentent nettement moins que les hommes). En revanche, chez les écrivaines marocaines, l'espace du dedans est en continuité avec l'espace du dehors, dans son aspect aussi bien euphorique que dysphorique. Sur ce plan, contrairement aux écrivains marocains, le critère de la langue (français/arabe) ne distingue pas fondamentalement les œuvres féminines : ce thème (et ses différentes modalités d'écriture) apparaît dans les textes écrits aussi bien en arabe qu'en français (alors que les premiers romanciers maghrébins avaient une thématique et des formes scripturales assez contrastées selon la langue adoptée).

Pour mieux cerner ces espaces d'oppression féminine, nous nous arrêtons sur deux œuvres qui ont en fait un des thèmes principaux : *Corps et ville* de Z. Gouram, qui a exploré en particulier l'espace extérieur, et *Rêves de femmes* de F. Mernissi, qui s'est plus intéressée à l'espace intérieur.

II- Espace extérieur, espace intérieur :

Nous avons choisi deux romans qui donnent une place essentielle à l'espace : Z. Gouram, dans *Corps et ville*, a mis l'accent sur l'espace extérieur : la ville qui devient un véritable personnage en interaction permanente avec le personnage féminin du roman. F. Mernissi, dans *Rêves de femmes*, restitue la maison traditionnelle fassie des années quarante, et en particulier l'espace qui y est réservé aux femmes.

La ville, comme la maison, sont considérées en même temps comme un opposant (c'est le lieu de la répression et de la séquestration) et un adjuvant (il amène les femmes à prendre conscience de leur situation et à la surmonter par l'expression de leur imaginaire). Dans les deux romans, l'espace est aliénant, vécu négativement ; mais en même temps, ce lieu éprouvant libère des énergies créatives qui permettent aux femmes de transcender leur condition. L'ambivalence spatiale caractérise ainsi les deux romans.

1- L'ambivalence du lieu dans Corps et ville de Z. Gouram :

Chez Z. Gouram, la ville traditionnelle devient le miroir de la narratrice : les deux sont les victimes d'un système qui les ravage. La détresse se reflète dans les quartiers populaires vétustes et nauséabonds, laissés à l'abandon comme le destin des femmes marocaines marginalisées. La relation entre le personnage et la ville dégradée est tellement forte que les deux semblent viscéralement liées : «le milieu nous habite... Le corps et la ville s'entre-dévorent» (pp. 24-25)(2). L'une est le prolongement de l'autre ; leur corporalité s'interpénètre : «la ville est tatouée par le corps de la femm », dit la narratrice, car la ville et la femme sont solidaires l'une de l'autre. Elle dit encore : «je sens la ville s'introduire dans mon corps, ; et les rues s'infiltrer en moi...mon corps est devenu une route que traverse la ville...La ville raconte ses souvenirs sur mon corps» (idem).

La ville est vidée par ses hommes qui osent se révolter contre le système, et la femme porte le deuil de l'absence masculine dans ses rues désertées et invivables ; seule, elle doit supporter l'agression et le harcèlement inhumains des hommes sans scrupule, comme on le voit dans la scène du début du roman : le personnage féminin principal du roman, sous la pluie, est suivi et insulté par un automobiliste qu'elle n'ose affronter de peur de se faire agresser. En dehors des rues, la romancière montre la violence et la déchéance des lieux où évoluent les divers personnages féminins du roman.

Si la ville, dans sa dégradation et ses horreurs, exprime la situation des personnages féminins au cours d'une époque très rude, elle est malgré tout ressentie positivement par la narratrice : elle traduit le sort et l'histoire de femmes comme elles. La ville est le lieu d'accueil des villageoises qui émigrent pour fuir l'autorité patriarcale du père, transforme la vision éducative et culturelle qu'elle a reçue de ses parents : grâce à elle, elle n'est plus ce «fruit fermé» («arrammana lamghamda» p. 79-80) : en dépit de tout, elle ressent une certaine liberté de se penser autrement, de vivre sa propre vie, de choisir les hommes qu'elle aime (bien que ceux-ci la quittent pour des raisons politiques), même si la vie urbaine n'est pas facile, même si les épreuves sont redoutables.

C'est grâce aussi à l'expérience urbaine qu'elle se forge une conscience socio-politique et accepte la résistance et l'amour du bébé qu'elle porte en elle, assumant ainsi son destin difficile en toute liberté. Le rapport étroit avec la ville se continue jusqu'à la fin du roman : métaphoriquement, l'évolution finale de la narratrice est parallèle à celle de la ville : elle ira à l'étranger, renonçant à la ville

marocaine, au moment où symboliquement, celle-ci est lavée de ses détritiques par des pluies diluviennes qui promettent un destin meilleur.

2- L'ambivalence du lieu dans *Rêves de femmes*, de F. Mernissi :

Rêves de femmes est focalisé sur la ville de Fès, sous la colonisation, dans les premières années d'enfance de la narratrice. Cette ville était alors divisée en deux : une partie pour les nationaux, dont les premières fondations datent du huitième siècle. Elle se situe au creux de la vallée, et est entourée de remparts ; et une autre, en hauteur, a été conçue au début du siècle et réservée aux Européens. Cette discrimination spatiale se manifeste à différents niveaux : non seulement par la séparation des murs et par les gardes, mais aussi par la particularité de l'architecture, la géographie, l'histoire, la densité de la population, le niveau et le mode de vie...

Le roman est centré surtout sur la maison traditionnelle d'une famille bourgeoise fassie de la médina, les Mernissi, dont les frères et leurs épouses partagent le même bâtiment, avec des territoires hiérarchisés : pour les hommes et les femmes, pour chaque couple, pour les différents statuts au sein de la famille. L'ensemble de la communauté féminine sur laquelle s'exerce l'autorité masculine constitue ce que F. Mernissi appelle le « harem » (3). Certains espaces sont plus décrits que d'autres : ceux des femmes, contrairement à ceux des hommes, ont une place privilégiée dans l'œuvre, en particulier la chambre du dernier étage où les femmes et les enfants aiment se retrouver, à l'écart des regards des hommes ; mais aussi le patio animé, seul endroit ouvert sur le ciel, ou la terrasse qui est le lieu d'ouverture sur l'extérieur et de jovialité pour tous, surtout pour les enfants.

Les hommes, soumis aux lois de la colonisation subissent aussi l'enfermement mais ils peuvent néanmoins circuler librement dans toute la ville, ancienne et nouvelle, même s'ils préfèrent évoluer dans leur propre territoire, la médina. À l'inverse, les femmes ne peuvent dépasser le seuil de la maison fermée par un portail infranchissable sous la surveillance permanente d'un gardien, sans l'autorisation du chef de famille. Les femmes sont cantonnées aux espaces clos, réduits et balisés par la gent masculine. Cette situation nous rappelle la célèbre sentence, citée dans plusieurs écrits féminins, notamment dans *Le ressac* de Nouzha Fassi Fihri : « La femme ne sort que trois fois dans sa vie : le jour de sa naissance, du ventre de sa mère ; le jour de son mariage, pour rejoindre son mari ; et le jour de son enterrement ». Cette pensée est certes caricaturale par rapport à la situation de la femme actuellement ; mais elle avait un sens à l'époque décrite par F. Mernissi dans *Rêves de femmes*. Néanmoins, les femmes du « harem » fassi dans le roman de F. Mernissi subvertissent son contenu (3).

Dans ce harem dont les règles sont définies et négociées par les hommes, les femmes doivent respecter les « hudud » (les limites) que ces derniers leur imposent. À l'intérieur, les meilleurs espaces sont pour les hommes (tels que les grands salons luxueux), équipés du poste de radio que les femmes ne peuvent écouter que selon le programme choisi ou toléré par les maris, et en leur

présence. L'espace intime est exclu en vertu de la primauté de la collectivité sur la vie personnelle, avec, au sommet de la pyramide, l'empire des maris, et à leur tête, le frère Mernissi le plus âgé. Aussi, les femmes du « harem » sont-elles plus durement asservies, non seulement du fait de la colonisation, mais aussi en tant que femmes ; les plus durement atteintes sont les divorcées, les réfugiées et enfin les bonnes.

La romancière montre, tout le long de l'œuvre, comment elle découvre cette vie de femmes dominées, et comment celles-ci prennent conscience de leur situation, du moins celles qui refusent cet état de chose. Car, pour certaines, cette situation est naturelle et il faut l'accepter comme telle (la grand-mère paternelle, lalla Mani, lalla Thor). A l'inverse, la mère de la narratrice conteste cette existence de domination : elle trouve même que si le pays est colonisé, c'est à cause des hommes qui ont privé les femmes de leur liberté : une sorte de justice divine s'est ainsi accomplie (4). Selon elle, dans le monde arabe, quand les femmes étaient plus libres, les musulmans étaient victorieux. C'est pourquoi est-elle à l'origine de manifestations de diverses transgressions (5).

Différents moyens sont également utilisés pour surmonter les contraintes de la claustration, et rendre l'espace des femmes habitable : elles observent et apprécient les marques artistiques et culturelles du patrimoine arabe, dans l'architecture interne de l'habitation que la romancière nous restitue avec enthousiasme, ce que les hommes ne semblent pas faire, occupés qu'ils sont par le jeu de carte ou les discussions sérieuses d'ordre politique. Elles oublient leur ennui et leur frustration en se livrant à des activités domestiques telles que la cuisine, la broderie, le tissage. Le clan des femmes contestataires de l'ordre masculin (la mère, la grand-mère maternelle et la tante Habiba) développent les occupations artistiques et littéraires dans une ambiance de joie, de convivialité, d'humour : la danse, le théâtre, la narration des contes, notamment *Les mille et une nuits*. Elles sont actives dans un espace étroit, alors que les hommes, qui ont pourtant tout l'espace voulu, sont omnipotents et inactifs. L'imagination des femmes leur permet de s'évader de l'enfermement, et leur sens critique initie les fillettes à un autre destin que celui qu'elles sont en train de vivre.

Mais c'est dans le don du verbe que leur imagination trouve son expression la plus féconde. La narratrice, tout enfant, est fascinée par l'univers merveilleux des contes racontés par sa tante Habiba, les scènes dramaturgiques, la créativité des jeux, ce qui explique son inventivité ludique qui lui permet de fuir la claustration féminine : par exemple, par l'activité qu'elle a imaginée, « lamsaria blaglaass » (« jeu qui consiste à observer un terrain familial comme s'il vous était étranger, dit-elle »), elle arrive à se représenter au-delà des « hudud du harem », transgressant ainsi les frontières imposées par les hommes ; elle réalise ainsi ce rêve qui habite les femmes :

« l'ordre et l'harmonie n'existent que lorsque chaque groupe respecte les hudud. Toute transgression entraîne forcément anarchie et malheur. Mais les femmes ne pensaient qu'à transgresser les limites. Elles étaient obsédées par le monde qui

existait au-delà du portail. Elles fantasmaient à longueur de journée, se pavanaient dans des rues imaginaires » (p.7).

Tout le roman illustre cet art du détournement de l'espace de séquestration en espace de création (6).

Conclusion : Signification de l'espace dans le roman féminin

Dans la vie, comme dans la création littéraire et esthétique en général, l'être humain a besoin de repères sociaux ; une oeuvre littéraire suppose une mémoire de l'espace, y compris quand celui-ci est contraignant : l'espace fixe, catalyse et déclenche les ressorts de l'imaginaire scriptural. La représentation oppressive affranchit des lieux aliénants par la distanciation qu'implique toute création. De ce fait, elle fait advenir l'individu et le libère de la pesanteur des lieux. Elle le destine à un univers autre, celui d'une conscience autonome, non reconnue dans l'existence réelle : *« quand j'écris, je persiste à résister au réel qui me marginalise » (Corps et ville)*. Il est significatif de voir que la plupart des romans féminins du Maroc se terminent par une séparation avec les lieux où les personnages étaient enlisés au départ, y compris quand ils les quittent par un acte suicidaire. C'est aussi l'une des différences frappantes entre les romans des Marocaines de l'intérieur et de l'extérieur du pays. A titre d'exemple, dans *Zeïda de nulle part* de Leïla Houari, Zeïda quitte la France pour le Maroc qu'elle mythifie, mais en découvrant que le Maroc réel n'est pas celui dont elle rêvait, elle retourne en France. Ce n'est pas le cas de la narratrice de *Rêves de femmes* de F. Mernissi qui rend compte de la trajectoire de la vie d'une femme, qui va de l'enferment imposé à la libération progressive grâce aux « ailes » dont elle se dote imaginativement -comme elle dit-, ce qui lui permettra peu à peu de s'affranchir de l'emprise des hommes (son autonomie s'exprimera de manière décisive dans l'affranchissement de l'influence du cousin qui la fascinait, à la fin du roman).

Néanmoins, cette conscience de la spatialité dans le roman féminin reste limitée dans la plupart des oeuvres : la réduction de la spatialité fictionnelle peut expliquer la faiblesse de la consistance et de la cohérence narrative, si importantes pour la « mise en intrigue » (P. Ricoeur) fondamentale pour le « monde habitable » que la fiction rend possible. L'espace du récit n'est pas suffisamment exploré dans sa diversité et sa complexité, comme on peut le voir dans les grands romans (Balzac, Zola, Proust, V. Woolf, M. Duras...). Il est constitutivement limité dans ses dimensions textuelles, formé de micro-récits, de tableaux, de scènes : le roman prend souvent l'aspect de journal intime, de nouvelles romancées, de lettres développées ou d'articles de faits divers plus ou moins travaillés littérairement ; de ce fait, l'espace scriptural est éclaté, pas assez approfondi pour appréhender l'univers complexe de la personnalité féminine marocaine.

Néanmoins, cette entr'ouverture de l'imaginaire spatial féminin remet en cause pas mal d'attitudes et de réflexes masculins hérités du passé. Aussi, du fait de sa jeunesse et de sa nouveauté, cette littérature est une contribution précieuse, même parcellaire, à une autre vision du monde que des femmes ont tue jusqu'à maintenant malgré elles. Que nous soyons auteurs ou lecteurs, elles enrichissent

notre propre imaginaire : notre histoire d'hommes, comme celle des femmes, se trouve inévitablement transformée par l'exploration et cette vision de l'espace.

Notes :

(1) En dehors des romans de Franco-Marocaines « beures », les principales œuvres sur lesquelles nous avons travaillé sont (par ordre alphabétique) :

Leïla ABOU ZEID, *Retour à l'enfance* (en arabe : *Roujou ? Ila Attoufoula*), *Dar Attakafa El Jadida*, 1993. *L'année de l'éléphant* (en arabe : *?am Al Fil*), Imprimerie Al Maarif Al Jadida 1998. Le dernier épisode (en arabe : *AL Faslou Al Akhir*), *idem*, 2000

Anissa Belfqih, *Yasmina et le talisman*, Paris, L'Harmattan, 2000

Houria Boussejra, *Le corps dérobé*, Casablanca, Afrique-Orient, 1998

Nadia CHAFIQ, *Filles du vent*, Paris, L'Harmattan, 1995. *Le secret des djinn*, Casablanca, Eddif, 1998

Zhor GOURRAM, *Corps et ville* (en arabe : *Jassadoun Wa Madina*), Marrakech, Imprimerie Wallili, 1996

Fatima M ERNISSI, *Rêves de femmes*, *Contes d'une enfance au harem*, Casablanca, Edition Le Fennec, 1997

Malika MOUSTADRAF, *Blessure de l'âme et du corps* (en arabe : *Jourh Arrouh Wa Aljassad*), Kénitra, Edition Accent, 1999

Damia OUMASSINE, *L'arganier des femmes égarées*, Casablanca, Edition Le Fennec, 1998

Fadéla SEBTI, *Moi Mireille, lorsque j'étais Yasmina*, Casablanca, Edition Le Fennec, 1995

Anissa Belfqih, *Yasmina et le talisman, paris*, L'Harmattan, 1999

Bahaa Trabelsi, *Une femme tout simplement*, Casablanca, Editions Eddif, 1998

Rachida YACOUBI, *Ma vie, mon cri*, Casablanca, Eddif, 1995

(2) les citations sont suivies par l'indication des pages des romans étudiés (et dont la référence est signalée à la note (1))

(3) Le mot « harem » tel que l'emploie F. Mernissi dans son roman n'a rien à voir avec le sens qu'il a de sérail où des concubines dépendant d'un homme féodal sont enfermées sous la surveillance étroite d'eunuques. Il est utilisé ici métaphoriquement pour signifier l'enfermement de femmes dans un foyer fassi par leur mari (dans des familles bourgeoises patriarcales). Dans ce harem, l'époux peut avoir une seule femme, comme c'est le cas du père de la narratrice dans ce roman. F. Mernissi exploite astucieusement, malicieusement et ironiquement les connotations de ce terme (notions de sacré, d'interdit, de clôture, mais que les femmes détournent et déjouent pour fasciner, séduire, afin d'avoir une raison d'être, un bonheur de vivre, de créer entre femmes).

(4) Voir les pages de dénonciation de la tyrannie des hommes, en analogie avec le colonisateur p. 59, et comparés aux juifs sous le nazisme, p.122 ; pp.154-6.

Baha TRABELSI . *Une femme tout simplement*, Casablanca, Eddif, 1995

(5) Voir les passages sur la question des frontières (p.7) ; ou le récit du vol de la clef du poste de radio pour écouter les messages de liberté transmis par la voix envoûtante d'Ismahane.

(6) La réalité aliénante des femmes telle qu'elle est vécue dans le quotidien est transformée, transcendée, sublimée par la réalité plus euphorique des récits merveilleux, des rêves (p.260), des jeux et par les autres expressions fabuleuses de l'imaginaire (voir p.17 ; p.21 ; fin p.22 ; p.23) ; grâce au pouvoir du verbe et de l'imagination, les femmes, *comme dit la tante Habiba, ont des ailes* (p.27 ; p.32 ; p.52 ; p. 254 ; p.258), *ont le sentiment de voyager ailleurs* (p.299)